

## **Module 3 : « composer et préfacer une anthologie sur la vie des camps » (enseignement de Français en classe de 3<sup>e</sup>)**

### **Corpus de textes**

Vous trouverez dans ce dossier tous les dessins mentionnés dans le tableau. Pour faciliter leur usage, ils sont classés alphabétiquement.

#### **ANTELME**

**Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, « Tel », 1978.**

**-p. 143-144 / thème : Faim.**

Ils avaient l'estomac vide, et, à défaut d'autre chose, la haine occupait ce vide. Il n'y avait que la haine et l'injure qui pouvaient distraire de la faim. On mettait à en découvrir le sujet autant d'acharnement qu'à chercher un morceau de patate dans les épluchures. Nous étions possédés. Près du poêle, il y avait ce soir-là ceux qui n'avaient mangé que leur soupe. La gamelle était vide, on pouvait la regarder, elle était vide. On pouvait aller chercher dans l'entrée, il n'y avait là non plus rien à manger, les seaux étaient vides, raclés. On pouvait aller dehors, par terre il n'y avait que de la neige. Près des barbelés qui bordaient la route, il y avait la cuisine. Là, il y avait à manger.

Elle était barricadée. Le soir, les cuistots s'y attardaient. Chaque fois que l'un d'eux en sortait, la porte, de l'intérieur, était refermée à clef. Dans la cuisine, il y avait Lucien; il bouffait<sup>1</sup>. Quand il revenait dans la chambre, il était un peu rouge. Lucien avait des joues, les cuistots aussi; c'était normal. On regardait ces types qui n'avaient plus faim, qui allaient se coucher pleins. Quand on allait pisser, on s'attardait un instant, on regardait le ciel, puis, avant de rentrer, la baraque de la cuisine fermée à clef.

Ce soir, il faudra se coucher comme ça, demain aussi, avec cette poche au milieu du corps, qui pompe, qui pompe, jusqu'au regard. Les poings fermés, je ne serre que du vide, je sens les os de mes mains. Je ferme les mâchoires, rien que des os encore, rien à broyer, rien de mou, pas la moindre pellicule à placer entre elles. Je mâche, je mâche, mais soi, ça ne se mâche pas. Je suis celui qui mâche, mais ce qui se mâche, ce qui se mange, où cela existe-t-il ? Comment manger ? Quand il n'y a rien, il n'y a donc vraiment rien ? Il est possible qu'il n'y ait vraiment rien. Oui, c'est cela que veut dire : il n'y a rien. Il ne faut pas divaguer. Du calme. Demain matin, il y aura le pain, ce n'est pas pour toujours qu'il n'y a rien ; il faut se calmer. Mais maintenant, il est impossible qu'il en soit autrement, il n'y a rien, il faut l'admettre.

Je ne peux pas créer quelque chose qui se mange. C'est cela l'impuissance. Je suis seul, je ne peux pas me faire vivre moi-même. Sans rien faire, le corps déploie une prodigieuse activité rien qu'à s'user. Je sens que cela dégringole de moi, je ne peux pas m'arrêter, ma chair disparaît, je change d'enveloppe, mon corps m'échappe.

#### **BRAUN**

**Sam Braun, « *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu* », *Entretien avec Stéphane Guinoiseau*, Paris, Magnard, 2010.**

**-p. 45-46 / thème : Travail**

---

<sup>1</sup> Lucien est un détenu droit commun. Connaissant plusieurs langues, il fait partie de l'aristocratie du *kommando*, il traduit les ordres des kapos et des SS. « Il ne travaille pas et touche la double gamelle ».

*Comment se passait la journée ordinaire d'un détenu travaillant dans ces commandos de terrassement ?*

Nous partions du camp sitôt l'appel fini, très tôt parce qu'on se levait à 4 ou 5 heures du matin, selon les saisons.

On faisait notre toilette rapidement sans savon ni serviette. Tout aussi vite, nous engloutissions notre « petit déjeuner » composé d'une louche d'un liquide non sucré, noirâtre, à peine chaud, qu'ils appelaient café, de 200 g d'un pain dont la mie était noire, un peu collante (et si compacte que 200 g représentaient une tranche de 2 cm à 2 cm et demi) et de 15 g de margarine. Une fois par semaine, nous avions une cuillère à café d'une espèce de confiture et une fois par semaine également, une tranche de saucisson qui ressemblait par sa couleur au saucisson à l'ail mais n'en avait malheureusement pas le goût.

Puis nous sortions de la cabane et on nous regroupait sur la place centrale du camp, à l'emplacement réservé au baraquement dans lequel on couchait. L'appel du matin pouvait durer de longues heures. Et dans ce coin de Pologne, où il y a toujours du vent, l'hiver est souvent glacial. Pour se réchauffer, avant de se regrouper sur la place à l'endroit qui nous était assigné, on se mettait les uns contre les autres, dos à dos. La chaleur animale qui émane des corps passe de l'un à l'autre.

Il fallait apporter avec nous les morts de la nuit pour qu'ils soient décomptés. Nous étions en rangs par cinq, puis l'appel durait, durait. Ils nous comptaient, nous recomptaient et nous recomptaient encore. J'avais l'impression qu'ils ne savaient pas compter alors que c'était une de leurs méthodes pour continuer leur travail de déshumanisation. Nous n'étions pour les SS que des *Stücke*, des morceaux !

Une fois l'appel terminé, lorsqu'ils avaient leur compte d'esclaves, toujours sur la place, on se regroupait en commandos, puis on partait, les commandos les uns derrière les autres, toujours par cinq. En quittant le camp, il fallait éviter d'être sur la file de gauche, parce qu'à gauche, on recevait des coups distribués largement par l'*Arbeitälteste* (le « chef de travail ») qui, en comptant les membres de chaque commando, nous tapait dessus. Sur la droite, il y avait un orchestre ! Comment peut-on imaginer cela ? Une telle cruauté, une telle perversité ? Un orchestre avec d'illustres musiciens, des prisonniers, bien sûr, obligés de jouer. C'était invraisemblable ! La bestialité la plus innommable côtoyant une musique censée adoucir les mœurs !

## **BUBER-NEUMANN**

**Margarete Buber-Neumann, *Déportée à Ravensbrück*, traduit de l'allemand par Alain Brossat, Paris, Éditions du Seuil, « Points », 1988.**

**-p. 116-118 / thème : Travail (texte 1)**

L'ingénieur Grade qui, en quinze ans de bons et loyaux services chez Siemens & Halske<sup>2</sup>, avait pris du galon, sélectionnait soigneusement parmi la masse d'esclaves qui lui étaient envoyées ce qui lui paraissait le plus utilisable. Inlassablement, il demandait la même chose au commandant en second : « Envoyez-moi davantage de détenus appartenant à “l'intelligentsia du camp!” »

Le travail était organisé de la même façon que dans les entreprises Siemens où étaient employés des travailleurs libres. L'instruction et le contrôle des détenues travaillant au bobinage et à l'assemblage des relais furent confiés à des contremaîtresses civiles. Celles-ci étaient placées sous la direction de vieux chefs d'équipe des usines Siemens et c'est l'ingénieur Grade qui dirigeait l'ensemble de cette « filiale de Ravensbrück ». Par ailleurs, une surveillante SS avait la haute main sur chaque baraque de l'entreprise, faisant office de sbire des autorités du camp.

On établissait pour chaque détenue une fiche signalétique comportant nom, prénom, date de naissance et profession, où l'on consignait également le résultat du test ainsi que le type d'emploi convenant à chacune. Chaque détenue avait un « bulletin de paie » où étaient calculés le volume de travail effectué de même que le salaire y correspondant – le même que celui d'un travailleur libre de Siemens. À la fin de chaque semaine, on faisait la somme des heures de travail effectuées, de manière

---

<sup>2</sup> Grande entreprise qui fabrique des matériels pour l'armée allemande, en particulier pour les communications et l'aviation.

à établir ce que chaque ouvrière avait « gagné ». Bien sûr, aucune détenue ne vit jamais la couleur de cet argent. La firme Siemens le versait au camp de concentration, au prorata des esclaves employées. Ce système permettait de vérifier sur-le-champ si telle ou telle détenue n'avait pas atteint sa norme – soit environ quarante pfennigs de l'heure. Si d'aventure de tels accès de « paresse » se répétaient, la détenue avait d'abord droit à une réprimande de la part du chef d'équipe. Si cela ne suffisait pas, on allait chercher la surveillante SS qui distribuait des claques et faisait un rapport – à la suite de quoi la détenue se retrouvait au bunker ou au block disciplinaire. L'honorable entreprise Siemens introduisit également le « travail punitif » pour les détenues. Celui-ci consistait, pour les femmes n'ayant pas atteint la norme, à faire jusqu'à cinq heures d'« heures supplémentaires » après leurs dix ou onze heures de travail. Par contre, celles qui dépassaient la norme – cela existait malheureusement aussi – avaient droit à une prime sous forme de bons de cinquante pfennigs et un mark valables à la cantine des détenues, où les dernières années, au reste, l'on ne pouvait plus guère acheter que du sel et l'infecte « pâte de poisson ».

Mon travail chez Siemens consistait avant tout à assurer la correspondance du sieur Grade avec la direction du camp. Ingénieur dans le civil, cet homme s'était transformé en véritable SS. Il ne craignait pas de dénoncer à la surveillante les détenues « rétives au travail », lui demandant de faire un rapport. Lorsqu'il trouvait une détenue inutilisable, il ne se gênait pas pour employer à son propos les termes les plus dépréciatifs dans sa correspondance adressée au camp. Pour lui, aucune espèce de droits de l'homme ne s'appliquait aux détenues. Je ne devais pas tarder à apprendre que ce zèle était motivé tout autant par le désir de faire carrière que par la crainte d'être envoyé au front. Il eut d'ailleurs droit au sursis aussi longtemps qu'il s'avéra indispensable à l'entreprise Siemens.

Chaque détenue se voyait attribuer, dans l'atelier, une place déterminée. De nombreuses et vastes fenêtres éclairaient la baraque haute de plafond et spacieuse. En plus, chaque table était placée sous le faisceau d'une puissante lumière électrique. Les femmes bobinaient, assemblaient, ajustaient, vérifiaient et emballaient des relais qui étaient utilisés à la fois pour des téléphones automatiques et, surtout, pour les mécanismes de largage automatique des bombes. On fabriquait également des commutateurs et des appareils téléphoniques. Tous ces travaux complexes réclamaient une extrême attention et beaucoup d'habileté. Les dictatures d'Hitler et de Staline ont montré que l'industrie moderne peut tirer le meilleur parti de l'emploi d'esclaves, la seule condition étant de ne pas reculer devant l'usure du matériel humain et les dépenses en matériel tout court. Les camps de concentration russes tout comme ceux d'Allemagne furent mis en place pour isoler des ennemis de l'État ; il n'en reste pas moins que les deux systèmes fondés sur le même mépris de l'individu, finirent par avoir recours, dans des situations critiques, à l'exploitation d'esclaves.

## **-p. 169-171 / thème : Travail (texte 2)**

Mourir ou survivre

### **Esclaves à la chaîne**

L'atelier de couture n°1 était un grand bâtiment en dur, avec un toit vitré et de grandes fenêtres sur les côtés. Plus de quatre cents femmes y travaillaient sur des machines à coudre électriques et autres machines de coupe. Elles fabriquaient des uniformes SS. Cet atelier faisait partie des « entreprises de Dachau » dont la direction centrale était installée au camp du même nom et qui rassemblaient trois ateliers de couture, un atelier de coupe, un atelier de tissage, un atelier de fourrure, un atelier de « remise en état » pour les uniformes déchirés et un atelier de réparation pour machines. Dans les seuls ateliers de couture travaillaient environ trois mille détenues. Par ailleurs, un certain nombre de baraques où l'on stockait les tissus et autre matériel de couture faisaient partie, elles aussi, du « complexe industriel » qu'un mur séparait du camp de Ravensbrück. Seuls l'atelier de coupe et les ateliers de couture 2 et 3, deux baraques où était entreposé du matériel, et l'atelier de réparation se trouvaient dans le « vieux » camp, en deçà du mur. Fin 1943, les détenues employées au complexe industriel vivaient encore dans l'ancien camp et franchissaient chaque jour le portail. Plus tard, les SS décidèrent d'héberger leurs esclaves tout près des ateliers pour pouvoir leur extorquer un maximum d'heures de travail ; en effet, les appels du matin qui duraient pendant des heures, les punitions et

l'ensemble des obligations imposées par les SS représentaient autant de temps perdu au détriment des normes fixées.

L'immense bâtisse où se trouvait l'atelier de couture retentissait du crépitement des machines à coudre électriques. Il y régnait un tel vacarme que l'on ne s'entendait même pas parler. Des tapis roulants parcouraient toute la longueur de la bâtisse. Sur une chaîne, on confectionnait des pantalons d'uniforme SS, sur une autre des vestes d'uniforme SS, sur une autre encore des manteaux SS, des tenues de camouflage d'hiver ou des tenues léopard SS. Les machines à coudre étaient alignées les unes derrière les autres et une « chaîne » passait à côté d'elles ; chaque détenue y déposait le vêtement, qui parvenait ainsi à celle qui était devant elle. L'atelier de coupe fournissait les pièces de tissu découpées, on les assemblait ensuite sur des tables spéciales, ailleurs on faisait le bâti, puis les différentes parties du vêtement passaient sur la « chaîne ». Une femme faisait la couture de côté, la suivante celle de devant, celle d'après cousait une manche, la suivante l'assemblait, la suivante fixait le col, etc., ce jusqu'à la dernière opération ; finalement la veste d'uniforme SS était réceptionnée et contrôlée par la chef de colonne responsable de la chaîne, la surveillante SS ou le SS qui supervisait le tout. Chaque chaîne avait sa norme à remplir. Si elle n'y parvenait pas, les « coupables » écopaient de coups, de rapports, devaient rester au garde-à-vous pendant des heures. La chef de colonne poussait les femmes à tenir le rythme, la surveillante braillait, le SS cognait. Assise à ma machine et entendant ce mot terrible – la « norme » – je sentais se raviver mes souvenirs de Bourma<sup>3</sup> où, de la même façon, nous vivions dans la terreur permanente de ne pas remplir notre norme. En Sibérie, on nous y contraignait en réduisant notre ration de pain ; à Ravensbrück, on s'efforçait d'obtenir le même résultat à force de coups, de garde-à-vous interminables, de rapports.

Je ne savais pas coudre, ma machine « s'emballait » et, bien que je n'aie qu'à assembler des bandes de tissu, je ne parvenais pas à faire ma norme. Je ne cessais de casser tantôt mon aiguille, tantôt mon fil. Que n'aurais-je dû subir si j'avais été une pauvre entrante inconnue ! Le SS m'aurait battue jusqu'au sang, la surveillante m'aurait giflée, la première chef de colonne droit commun ou asociale venue m'aurait sans cesse cherché noise. Ma vie serait devenue un enfer. Mais, vieille « Ravensbrückienne », je trouvai tout de suite des amies. Nelly, une chef de colonne tchèque, vit ma détresse et elle se mit de temps en temps à coudre sur une machine libre de gros tas de bandes qu'elle jetait près de moi. Je parvenais ainsi à tenir la norme. La petite Anička aux yeux bruns – qui travaillait à l'atelier de réparations et courait inlassablement pour réparer les dégâts et éviter aux couturières d'être punies – me passait en douce des aiguilles de façon à ce que je n'aie pas à en demander sans cesse à la surveillante et échappe ainsi à la gifle rituelle qui m'attendait. Nous travaillions en deux équipes et, pendant l'hiver 1943-1944, la journée était de dix, puis bientôt de onze heures.

Une équipe de nuit à l'atelier de couture n°1. Les fenêtres doivent rester hermétiquement closes car nous sommes astreintes à un black-out total en raison des attaques aériennes. Au bout de quelques heures déjà, l'air de la grande salle est saturé d'une épaisse poussière d'étoffe ; il devient très difficile de respirer. Courbées sur leurs machines, les femmes travaillent à un rythme infernal. À côté de moi est assise une jeune Ukrainienne au corps d'enfant et au visage diaphane. Je vois ses lèvres bouger tandis qu'elle coud ; elle chante pour elle seule et sa voix se perd dans le vacarme des machines. Je me penche vers elle, approchant mon oreille de sa tête. Elle sourit et continue à chanter. C'est une chanson tirée d'un film russe. Je reprends un instant la mélodie avec elle, et c'est ainsi que nous faisons connaissance. Elle m'aide à mettre en place les aiguilles, à engager le fil. Chaque fois, avant d'échanger quelques mots, nous jetons un coup d'œil à la ronde pour voir « si les environs sont propres » c'est-à-dire si un SS ou une surveillante ne rôde pas dans les parages.

### **-p. 178 / thème : Quotidien (texte 1)**

L'hiver 1943-1944 fut assurément la pire période à Ravensbrück. Bien sûr nous savions ce qui se passait sur le théâtre des opérations militaires, nous savions que l'étoile d'Hitler commençait à pâlir, mais nombre d'entre nous étaient à bout de forces. Elles s'en seraient tirées si le salut n'avait été qu'une question de semaines, de jours. Mais il leur fallait tenir le coup, attendre, impuissantes, et voir, chaque jour, des centaines de nouvelles victimes succomber. Les interminables appels de cet hiver

---

3 Un des secteurs de camp de concentration de Karaganda, en Sibérie, où M. Buber-Neumann a été prisonnière de 1939 à 1940, avant d'être livrée à la Gestapo par le pouvoir soviétique.

étaient à eux seuls un supplice, dont les détenues revenaient les pieds et les mains gelés. Les médecins ne parvenaient pas à faire face aux innombrables amputations rendues nécessaires par ces gelures et les femmes mouraient de gangrène.

Pendant les premières années de Ravensbrück, c'était un certain Wendland, entrepreneur des pompes funèbres à Fürstenberg, qui emportait les mortes du camp de concentration sur son corbillard rustique. Les mortes étaient couchées dans un cercueil, revêtues d'une chemise de papier ajourée, comme ces napperons de papier que l'on met sous les tartes. Le nombre des décès s'accroissant sans cesse, le commerce de M. Wendland devint florissant. Il s'acheta un corbillard automobile. Mais les SS construisirent le premier crématoire et les morts devinrent dès lors leur affaire. À quoi bon des cercueils ? Des caisses pourvues de couvercles plats suffisaient. À quoi bon, alors que l'on manquait tellement de place, une caisse par morte ? Elles étaient si maigres, elles tenaient bien à deux dedans ! Avant, c'était quatre détenues de l'infirmerie qui portaient la défunte à sa dernière demeure, franchissant avec elle le portail du camp : dorénavant – il mourait plus d'une quinzaine de détenues par jour – on chargeait cinq caisses ou davantage sur un chariot et la « colonne des mortes » les emmenait au crématoire.

### **-p. 183-185 / thème : Quotidien (texte 2)**

Avec l'arrivée au camp de centaines de femmes évacuées de Varsovie, la vie y devint absolument insupportable. La Wehrmacht les avait invitées à se déplacer « sous la protection de l'Allemagne » et elles débarquaient au camp avec tous leurs biens et objets de valeur. Les Allemands s'étaient engagés à les héberger et à les prendre en charge dans de bonnes conditions à l'intérieur des frontières du Reich. Et voilà qu'elles se retrouvaient au camp de concentration de Ravensbrück... Encombrées de valises et de sacs qu'elles ont bourrés à toutes fins utiles d'oreillers et d'édredons, vêtues d'épais manteaux de fourrure, elles se retrouvent donc sur la place du camp, abasourdies, n'en croyant pas leurs yeux. Certaines n'ont pu se résoudre à abandonner leur chien à Varsovie et l'ont amené avec elles, il en est même une qui a entrepris cette plongée dans l'inconnu avec ses canaris en cage !

Il nous est rigoureusement interdit d'approcher les évacuées – mais celles-ci ont compris ce qui leur arrive dès que les premières d'entre elles sont passées par la pièce où les attend la surveillante de la section politique : on y relève leurs noms et on leur demande de remettre tous leurs objets de valeur – ils seront conservés, leur dit-on, aux « magasins ». Aux bains, les SS les délestent de tous leurs effets personnels – fourrures, chaussures –, ainsi que des valises contenant leurs derniers biens ; en échange de quoi, elles ont droit à de pauvres nippes faites de tissu léger et agrémentées de croix peintes sur toute la largeur de la poitrine et du dos, ainsi qu'à des semblants de chaussures, distribuées au petit bonheur la chance : telle hérite de deux pieds droits, telle autre de deux pieds gauches... certaines n'ont droit ni aux bas, ni au linge. Ainsi dépouillées et plumées, elles sont conduites en petits groupes au nouveau block des entrantes qui, en lieu et place de toit, est recouvert d'une toile de tente.

Voyant la tournure que prennent les choses, celles qui attendent leur tour se mettent à enterrer leurs bijoux dans les massifs de fleurs qui bordent la place du camp ; d'autres, folles de rage, jettent leurs bagues, leurs chaînes en or et leurs montres et les piétinent, réduisent en miettes photos, lettres et souvenirs en tout genre – tout plutôt que les laisser tomber aux mains des SS...

Leur sort fut celui de la plupart des entrantes de cette époque : elles n'avaient pas la moindre idée de ce qui les attendait au camp, et elles furent nombreuses à ne pas survivre aux trois premiers mois de détention. Désormais, la plupart des vitres aux fenêtres des baraques étaient cassées ; les pailles qu'il fallait naguère aligner au carré, sans « ventre », avaient disparu au profit de vagues sacs de papier infestés de poux, d'une saleté repoussante – certains plus ou moins remplis d'une sorte de fibre de bois. Il n'y avait plus désormais ni draps ni housses d'édredons, seulement une mince couverture de laine. Pour gagner de la place, on installait désormais quatre femmes par « paille » – on avait poussé les couchettes les unes contre les autres, créant ainsi un gigantesque grabat collectif, sur trois étages.

Jamais à Ravensbrück les contrastes ne furent aussi tranchés qu'au cours de cette ultime année. Des enfants mendiaient devant le block des *Prominenten*<sup>4</sup>, l'« aristocratie » du camp ; des créatures en haillons, faméliques, fouillaient avidement les décharges en quête d'une nourriture quelle qu'elle soit. En même temps, on pouvait voir sur l'allée du camp une détenue d'allure prospère, les joues roses, vêtue avec recherche, promener en laisse le lévrier aux longs poils soignés du commandant en second. En bas du camp, les canalisations débordaient, formant entre les baraques de véritables mares exhalant des odeurs pestilentielles. Sur la seconde et la troisième allée du camp, par contre, les SS faisaient aménager de nouveaux espaces verts et y faisaient planter des arbustes. Les SS avaient autorisé les détenues à former des chorales et l'on pouvait assister dans de nombreux blocks, le dimanche, à des récitals de chants et de danse d'une grande qualité artistique...

Les responsables du complexe industriel firent construire pour « leurs » détenues des baraques tout près des ateliers ; Siemens fit de même, et nos amies Lotte et Maria quittèrent le « vieux camp » pour émigrer vers ces nouvelles installations. Les nouveaux baraquements étaient beaucoup plus sombres et exigus que nos anciens blocks. Pour réduire les frais, on n'y avait prévu ni salle commune, ni cabinets, ni salle d'eau, ni même de lits à proprement parler – mais de simples « couchettes », installées en continu, sur trois étages. Les détenues du complexe industriel étaient réparties en quatre baraques et l'on installa pour elles (soit quatre mille personnes) une salle d'eau et quelques cabinets – au beau milieu du terrain occupé par les ateliers et les baraques. Très vite, les toilettes devinrent inutilisables, à cause du manque d'eau et de la mauvaise qualité des installations ; les détenues en étaient donc réduites à faire leurs besoins en plein air ou à utiliser les fosses d'aisance primitives que l'on avait creusées à la hâte. Tout ceci avait pour moi un petit air tout à fait « sibérien ». Fin 1944, Ravensbrück dégringolait lentement mais sûrement au niveau de Karaganda.

Lille, Anička et moi étions « logées » sur une couchette au second étage, dans un coin près d'une fenêtre. Il était impossible de s'y asseoir vraiment, nous y restions donc tapies, recroquevillées, comme dans une grotte. Nous y mangions, y dormions, y bavardions le soir, y passions nos journées libres – lorsque nous n'étions pas en visite dans l'« ancien camp ». Nous formions un trio inséparable, une sorte de famille, partageant joies et peines. Nous recevions nos amies communes, le soir ou le dimanche, sur cette couchette : Margrete et Birgit les Norvégiennes, Lotte et Maria les Allemandes, Inka la Tchèque, Kouri et Danielle nos camarades françaises<sup>5</sup>.

## De GAULLE ANTHONIOZ

**Geneviève de Gaulle Anthonioz, *La Traversée de la nuit*, Paris, Éditions du Seuil, « Points », 1998.**

### **-p. 10-12/ thème : Extermination**

Pour le moment, je suis dans un bâtiment à l'intérieur du camp de Ravensbrück, appelé bunker. C'est une prison qui sert aussi de cachot. En ce cas il n'y a pas de couverture, ni de paille, le pain est distribué tous les trois jours, la soupe tous les cinq jours. La condamnation au bunker est accompagnée d'une bastonnade : vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze coups auxquels la détenue survit rarement. Nous savons tout cela au camp et aussi que des jeunes femmes, cobayes humains, ont subi dans ce lieu les horribles expériences du professeur Gebhart.

Comme, décidément, le sommeil ne revient pas, je pense aux soixante-quinze petits lapins (*kaninchen*, c'est ainsi qu'on les appelle). Leurs jambes sont atrocement mutilées, elles sautillent en s'aidant de béquilles rudimentaires. Ces jeunes filles polonaises (la plus jeune, Bacha, a quatorze ans) ont subi des prélèvements d'os et de muscles, certaines jusqu'à six fois, et le chirurgien célèbre, professeur à l'université de Berlin, a contaminé les blessures avec la gangrène, le tétanos ou le

---

4 Déportés nommés à des postes de responsabilité.

5 « Danielle » : Anise Postel-Vinay (1922-2020), arrêtée en 1942 pour faits de résistance, déportée à Ravensbrück, où elle se lie avec « Kouri », Germaine Tillion (1907-2008), ethnologue, spécialiste de l'Afrique arabo-berbère, arrêtée pour la même raison, et toutes deux sous le régime *NN*, *Nacht und Nebel*.

streptocoque. Ainsi prétendait-il démontrer que le Gauleiter Heydrich, qu'il avait soigné après un attentat, ne pourrait survivre aux infections de ses plaies.

Après la première série d' « opérations » nos camarades avaient essayé de résister pour ne pas subir d'autres expériences. Mais elles ont été vite ligotées et enfermées dans le bunker où Gebhart a poursuivi ses interventions, sans asepsie, sans anesthésie. Ici, j'imagine mieux encore leur supplice.

## **DELBO**

**Charlotte Delbo, *Auschwitz et après I, Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970.**

### **-p. 58-59 / thème : Quotidien**

#### **LE MÊME JOUR**

Nous étions statufiées par le froid, sur ce socle de glace qu'étaient nos jambes soudées à la glace du sol. Tous les gestes s'étaient abolis. Se gratter le nez ou souffler dans ses mains relevait du fantastique comme d'un fantôme qui se gratterait le nez ou soufflerait dans ses mains. Quelqu'un dit : « Je crois qu'on nous fait rentrer. » Mais en nous rien ne répond. Nous avons perdu conscience et sensibilité. Nous étions mortes à nous-mêmes. « On nous fait rentrer. Les premiers carrés se mettent en rangs », et l'ordre atteignait tous les carrés. Les rangs se reformaient sur cinq. Les murailles de glace s'élargissaient. Une première colonne gagnait la route.

Nous nous appuyions les unes aux autres pour ne pas tomber. Pourtant, nous ne sentions pas l'effort. Nos corps marchaient en dehors de nous. Possédées, dépossédées. Abstraites. Nous étions insensibles. Nous marchions avec des mouvements rétrécis, juste ce que permettaient les articulations gelées. Sans parler. On rentre au camp. Nous n'avions pas prévu d'issue à cette immobilité qui durait depuis la dernière nuit.

On rentrait. La lumière devenait moins implacable. C'est cela sans doute, le crépuscule. Peut-être aussi que tout se brouillait à nos yeux et les barbelés si nets tout à l'heure et la neige étincelante, maintenant tachée de diarrhée. Des flaques sales. La fin de la journée. Des mortes jonchaient la neige, dans les flaques. Il fallait quelquefois les enjamber. Elles nous étaient d'ordinaires obstacles. Il nous était impossible de ressentir quoi que ce fût encore. Nous marchions. Des automates marchaient. Des statues de froid marchaient. Des femmes épuisées marchaient.

### **-p.10-11 / thème : Extermination**

Ils ne savent pas qu'à cette gare-là on n'arrive pas.

Ils attendent le pire – ils n'attendent pas l'inconcevable.

Et quand on leur crie de se ranger par cinq, hommes d'un côté, femmes et enfants de l'autre, dans une langue qu'ils ne comprennent pas, ils comprennent aux coups de bâton et se rangent par cinq puisqu'ils s'attendent à tout.

Les mères gardent les enfants contre elles – elles tremblaient qu'ils leur fussent enlevés – parce que les enfants ont faim et soif et sont chiffonnés de l'insomnie à travers tant de pays. Enfin on arrive, elles vont pouvoir s'occuper d'eux.

### **-p. 85 / thème : Extermination**

#### **L'APPEL**

Quand il se prolonge, c'est qu'il y a quelque chose. Erreur de compte ou danger. Quelle sorte de danger ? On ne le sait jamais. Un danger.

Un SS s'approche, que nous reconnaissons tout de suite. Le médecin. Aussitôt, les plus fortes se glissent sur le devant, les plus bleues se pincent les joues. Il vient vers nous, nous regarde. Sait-il ce qui nous étreint sous son regard ?

Il passe.

Nous retrouvons notre respiration.

Plus loin, il s'arrête au rang des Grecques. Il demande : « Quelles sont les femmes de vingt à trente ans qui ont eu un enfant vivant ? »

Il faut renouveler les cobayes du block d'expériences.

Les Grecques viennent d'arriver.

Nous, nous sommes là depuis trop longtemps. Quelques semaines. Trop maigres ou trop affaiblies pour qu'on nous ouvre le ventre.

#### **-p.140 / thème : Extermination**

##### **LE MANNEQUIN**

De l'autre côté de la route, il y a un terrain où les SS vont dresser les chiens. On les voit s'y rendre, avec leurs chiens qu'ils tiennent en laisse, attachés deux par deux. Le SS qui marche en tête porte un mannequin. C'est une grande poupée de son habillée comme nous. Costume rayé décoloré, crasseux, aux manches trop longues. Le SS la tient par un bras. Il laisse traîner les pieds qui raclent les cailloux. Ils lui ont même attaché des socques aux pieds.

Ne regarde pas. Ne regarde pas ce mannequin qui traîne par terre. Ne te regarde pas.

##### **HOLSTEIN**

**Denise Holstein, « Je ne vous oublierai jamais, mes enfants d'Auschwitz », Paris, Édition n°1, 1995.**

#### **-p. 56-57 / thème : Arrivée au camp**

Le lendemain ou le surlendemain, nous passons au tatouage. C'est assez douloureux, et encore plus douloureux si on résiste un tant soit peu : les grosses bonnes femmes sont là pour vous maintenir et celle qui tient l'aiguille a un malin plaisir à faire un peu plus mal qu'il n'est nécessaire. Désormais, chacune ne sera plus appelée que par le numéro qu'elle porte sur l'avant-bras. Denise Holstein devient A 16727 (*sechzen sieben - siebenundzwanzig*). Nous voici donc tatouées, numérotées comme du bétail. Nous comprenons vite qu'aux yeux de nos gardiens nous ne sommes plus des êtres humains. Nous sommes privées de notre nom, de notre identité. Nous ne sommes plus plus personne, nous n'avons plus aucune individualité. Oui, nous ne sommes plus que du bétail et tout est fait, avec un sens terrifiant de l'organisation, pour nous le faire sentir. Les premiers détenus, des Allemands opposants au régime nazi ont été, eux, tatoués sur la poitrine – ce qui n'était pas pratique quand ils devaient montrer leur numéro. Ils ont donc été tatoués une seconde fois, sur l'avant-bras et c'est à cet endroit que les autres déportés l'ont ensuite été. Certaines, parmi nous, essayeront, pendant la nuit, d'arracher avec leurs ongles un tatouage trop profondément inscrit pour qu'elles y parviennent. Nous sommes marquées à jamais et, cinquante ans plus tard, le numéro est toujours là pour nous prouver que, non, nous n'avons pas rêvé, ce n'était pas seulement un cauchemar.

#### **-p. 63 / thème : Quotidien**

Il n'y a jamais aucune possibilité de s'isoler un moment. Même pas aux toilettes qui sont collectives et où les Allemands s'amuse à faire basculer les planches afin que des femmes tombent dans la fosse où elles se débattent avant de mourir. Quelquefois, nous ne sommes pas appelées au travail, mais il est interdit d'entrer dans les baraques dans la journée, alors on s'installe comme on peut à l'abri du vent pour bavarder en ayant moins froid. C'est rare, d'ailleurs, que ça dure bien longtemps, qu'il n'y ait pas subitement quelque corvée à faire.

#### **-p. 74-75 / thème : Travail**

Les *stubowas* sont de véritables monstres. Elles nous frappent avec des lanières de cuir et je me sens comme une bête traquée, enfoncée dans la peur. Mais j'attrape une bonne grippe qui me ramène à l'infirmerie où je me détends un peu pendant trois semaines. Quand j'en sors, on nous dirige vers l'autre bout du camp. Le ciel est rouge, l'odeur est effroyable, l'air est irrespirable. Des flammes gigantesques sortent des cheminées. On nous installe dans une baraque, juste en face. Nous y passons quinze jours. Comment peut-on vivre, dormir, manger devant un pareil spectacle ? Mais là nous n'avons pas d'appel et la baraque est chauffée. Cela ne dure que quelques jours et nous repartons pour un autre *block* et une autre vie. Nous devons maintenant travailler dans un atelier où nous fabriquons des fouets en tressant des bandes de tissu, de caoutchouc, de faux cuir. Nous sommes assises à l'intérieur, à de grandes tables, et au moins nous avons un peu moins froid. Il faut découper, avec de vieux ciseaux qui ne coupent rien, des petites bandes dans de vieux chiffons. Tous les samedis, un *kapo* vérifie le travail. Il faut avoir fabriqué un certain nombre de fouets pendant la semaine et il faut qu'ils soient solides. Sinon... Il en prend quelques-uns au hasard et tente de les briser sur son genou. S'il y parvient, la responsable est bonne pour une séance de gymnastique dans la neige et nous voyons les pauvres filles, dehors, qui courent devant quelques Allemands venus en spectateurs. Un coup de sifflet, elles doivent se coucher par terre. Un autre coup de sifflet, elles doivent se relever. Jusqu'à épuisement. La plupart du temps, à la fin de la séance, aucune ne se relève.

## **KERTESZ**

**Imre Kertész, *Être sans destin*, traduit du hongrois par Natalia et Charles Zaremba, Arles, Actes Sud, « Babel », 1998.**

### **-p. 145-148 / thème : Extermination**

C'est à ce moment que notre attention fut attirée, plus sérieusement cette fois, par l'odeur. J'aurais du mal à la définir : elle était douceâtre et en quelque sorte gluante, elle rappelait un peu le produit chimique que je connaissais déjà, et tout cela à un point tel que je craignais que cela ne me fasse rendre le pain que je venais de manger. Nous n'avons eu aucun mal à trouver le coupable : c'était une cheminée, à gauche, du côté de la route, mais beaucoup plus loin. Renseignements pris auprès de notre chef, c'était une cheminée d'usine, cela se voyait tout de suite, mais beaucoup ont su tout de suite que, de surcroît, il s'agissait d'une tannerie. Effectivement, je me suis souvenu que le tramway passait devant une tannerie quand, autrefois, il m'arrivait d'aller avec mon père voir un match de football, le dimanche à Ujpest, et alors je devais toujours me boucher le nez. Par ailleurs, le bruit courait déjà qu'heureusement nous ne travaillerions pas dans cette usine : si tout allait bien, si le typhus, la dysenterie ou quelque autre épidémie ne se déclarait pas parmi nous, nous irions dans un endroit plus accueillant, nous assurait-on. C'est pourquoi, en attendant, nous n'avions pas encore de numéro sur nos habits, ni sur la peau, comme par exemple notre chef, "le chef de bloc" comme on l'appelait désormais. Beaucoup avaient vu ce numéro de leurs propres yeux : il était inscrit à l'encre vert clair – c'est le bruit qui s'est répandu – sur le poignet, gravé de façon indélébile avec des aiguilles prévues à cet effet, tatoué, comme ils disaient. À peu près au même moment, j'ai entendu la conversation des volontaires qui portaient la soupe. Eux aussi, ils avaient vu les numéros gravés dans la peau des anciens détenus, à la cuisine. La réponse qui allait de bouche à oreille, dont on cherchait la signification et qu'on répétait souvent autour de moi, était celle que l'un de ces prisonniers avait donnée à la question qu'on lui avait posée. Il aurait dit "*Himmlische Telephonnummer*", c'est-à-dire « le numéro du ciel ». Je voyais que cela avait rendu tout le monde songeur, et bien que je n'y aie rien compris, je trouvais moi aussi ces paroles indubitablement bizarres. Quoi qu'il en fût, les gens se sont mis alors à s'affairer autour du chef de bloc et de ses deux aides, à aller et venir, à les interroger, les accabler de questions et à échanger immédiatement les nouvelles, demandant par exemple s'il y avait une épidémie. "Oui" – telle fut la réponse ; et ce qu'il arrivait aux malades ? "Ils meurent." Et les morts ? "On les brûle", nous a-t-on dit. À vrai dire, il s'est avéré petit à petit, et je ne sais plus très bien de quelle manière, que cette cheminée, là en face, n'était en réalité pas la Cheminée d'une tannerie, mais celle d'un "crématorium", c'est-à-dire d'un four d'incinération, comme on me l'expliqua. Alors je

l'ai regardée plus attentivement : c'était une cheminée trapue, carrée, à large gueule, comme si on lui avait donné un coup sur le sommet. Je peux le dire, à part un certain respect – et puis l'odeur, naturellement, dans laquelle nous étions englués comme dans une espèce de bouillie épaisse, de marécage –, je ne sentais rien. Mais dans le lointain, nous avons aperçu encore une cheminée, puis une autre, et encore une à l'horizon lumineux, et chaque fois, nous étions étonnés, deux d'entre elles crachaient de la fumée, comme la nôtre, et ceux qui distinguaient au loin, derrière une sorte de forêt au feuillage rabougri, un nuage de fumée qui s'élevait, avaient sans doute raison, et ils se demandaient, à juste titre selon moi, si l'épidémie était importante au point de faire tant de morts.

## **STOJKA**

**Ceija Stojka, *Auschwitz est mon manteau, et autres chants tsiganes*, traduit de l'allemand (Autriche) par François Mathieu, Éditions Bruno Doucey, 2018.**

**-p. 33-39 / thème : Quotidien**

### **Auschwitz 1944**

Quelle bousculade  
Il nous faut avancer  
Mais nous ne devons  
Pas perdre  
Nos enfants  
Ça sera bientôt terminé  
Vous allez voir  
Et de l'autre côté ce sera beau  
Oui mes enfants  
Ça y est  
Venez à moi  
Car sur la cheminée  
Il y a encore de la place  
Et regardez les pauvres en bas  
Qui s'échinent encore à vivre  
Et nous disent pauvres âmes

[...]

C'est le désert à Auschwitz tout autour de la clôture  
Des enfants étouffent leurs larmes  
D'un pas traînant leurs parents partent pour la carrière

[...]

Des éboulis de rocher ne cessent  
de rouler à tes pieds  
Charge la pierre sur tes épaules  
traîne-la dans le camp  
et n'oublie pas  
où tu es

Nous ne sommes pas tristes  
d'être morts à Bergen-Belsen  
matés à coups de faim de soif  
et de gourdin  
La mort est La Délivrance  
Aussi belle que La Naissance  
Mais les fosses communes doivent

se soulever menaçantes  
un oiseau géant  
planer vers ceux  
qui sont coupables de leur mort  
vivant sans répit dans leurs pensées  
Des fosses communes ici et là  
Suis-je coupable  
L'oiseau-homme passe près de moi  
Ai-je de la chance  
je n'y étais pas

Auschwitz est mon manteau  
tu as peur de l'obscurité ?  
Je te dis que là où le chemin est dépeuplé,  
tu n'as pas besoin de t'effrayer

Je n'ai pas peur.  
ma peur s'est arrêtée à Auschwitz  
et dans les camps.

Auschwitz est mon manteau,  
Bergen-Belsen ma robe  
et Ravensbrück mon tricot de peau.  
de quoi faut-il que j'aie peur ?

## SEMPRUN

**Jorge Semprun, *Le Mort qu'il faut*, Paris, Gallimard, « Folio », 2001**

### **-p. 28-29 / thème : Travail**

Au réveil, à quatre heures et demie du matin, avant l'appel et le rassemblement des kommandos de travail, le *Stubendienst*, le service des chambrées, premier échelon de l'administration intérieure assurée par les détenus eux-mêmes, nous distribue un gobelet d'une boisson chaude et noirâtre que l'on dénomme « café » pour aller vite et se faire comprendre de tout le monde.

On touche en même temps la ration de pain et de margarine de la journée, à laquelle s'ajoute, de façon irrégulière, une tranche de succédané de saucisson, d'une consistance étrangement spongieuse, certes, mais prodigieusement appétissante : l'eau en vient à la bouche ces matins-là.

Après la journée de travail, l'appel du soir et le retour dans les baraquements, le *Stubendienst* distribue la ration de soupe, un brouet léger où flottent des débris de légumes, choux, rutabagas, principalement, et de rares filaments de viande maigre. La seule soupe relativement épaisse de la semaine est la soupe aux nouilles du dimanche. Un régal, on en pleurerait – mais je l'ai déjà dit.

Chacun dispose à sa guise de la ration quotidienne.

Certains la dévorent aussitôt. Même debout, parfois, s'il n'y a plus de place assise aux tables des réfectoires. Ils n'auront plus rien à manger jusqu'à la soupe du soir. Douze heures de travail forcé, plus deux heures, en moyenne, d'appel et de transport.

Quatorze heures à endurer, le ventre vide.

### **-p. 59-60 / thème : Extermination**

Les corvées étaient diverses, toujours pénibles, parfois insupportables. Inutiles, de surcroît. À la carrière, par exemple, la *Steinbruch*, on transportait des pierres d'un endroit à l'autre, sans rime ni raison apparente, pour les rapporter la plupart du temps au point de départ. Les pierres étaient lourdes,

elles mortifiaient l'ossature de l'épaule sur laquelle on les plaçait pour les transporter au pas de course. Les SS et les chiens couraient à côté de nous, nous harcelant d'aboiements, de brèves morsures des mollets, de coups de *Gummi* sur les reins.

La pire des corvées, la moins absurde pourtant, la seule à laquelle on aurait pu attribuer un semblant d'utilité, était celle de la *Gärtnererei*. La corvée de jardinage, autrement dit. Qui était en fait, et c'est ainsi que nous la dénommons, la « corvée de merde ». Car il s'agissait de transporter l'engrais naturel ramassé dans le collecteur des égouts de Buchenwald jusqu'au jardin potager de la garnison SS. Nos excréments nourrissaient la terre où poussaient les salades vertes, les légumes frais de la cantine SS.

Il fallait transporter la matière fécale dans des bacs en bois, que l'on suspendait à une longue perche ; on la portait à deux, l'un devant l'autre, d'une épaule à l'autre.

La joie suprême des sous-offis SS consistait ces jours-là à apparier les déportés les plus disparates : un chétif et un gros ; un petit et un grand ; un malingre et un costaud ; un Russe et un Polonais. Le déséquilibre créait inévitablement des problèmes, provoquait parfois des conflits entre les deux porteurs, d'où naissait de l'animosité.

### **-p. 218-220 / thème : Quotidien**

La promiscuité, inévitable et permanente, était l'un des fléaux les plus funestes de la vie quotidienne à Buchenwald. Si l'on interrogeait aujourd'hui les survivants – rares, par bonheur ! bientôt on aura atteint le point idéal auquel aspirent les spécialistes : il n'y aura plus de témoins, ou plutôt, il n'y aura plus que de « vrais témoins », c'est-à-dire des morts ; bientôt plus personne ne viendra emmerder les experts avec le dérangement vécu, *Erlebnis, vivencia*, d'une mort dont on serait, plutôt que les survivants, les revenants –, si on interrogeait les survivants ou les revenants, ceux du moins qui seraient capables d'un regard lucide, non complaisant, dégagé des stéréotypes du témoignage larmoyant, pour véridique qu'il fût, il est probable que la faim, le froid, le manque de sommeil apparaîtraient en premier lieu dans un classement péremptoire et viscéral des souffrances.

Il me semble cependant que ces mêmes survivants, si on attirait leur attention et ravivait leur mémoire à ce sujet, reconnaîtraient bien vite les ravages que provoquait l'inévitable promiscuité.

Celle-ci constituait une atteinte plus insidieuse, moins brutale, sans doute, moins spectaculaire que les bastonnades perpétuelles, plus déconcertantes aussi, à cause de ses aspects souvent grotesques, parfois même hilarants, à l'intégrité de la personne, de l'intime identité de chacun.

Je ne sais si on peut mesurer objectivement une semblable donnée. Mesurer les conséquences du fait que pas un seul acte de la vie privée ne pouvait être accompli autrement que sous le regard des autres. Il n'importait que ce regard fût, à l'occasion, fraternel ou apitoyé, c'est le regard en lui-même qui était insupportable. Il n'y a rien de pire que la transparence absolue de la vie privée, où chacun devient le *big brother* de l'autre.

## **TILLION**

**Germaine Tillion, *Une opérette à Ravensbrück, Le Verfügbar aux enfers*, Paris, Points, 2007.**

### **-p. 31-32/ thème : Survivre, la vie continue**

Prologue

*Les auteurs, ou leur déléguée, viennent devant le rideau et déclament :*

Qu'un autre dans ses vers chante les frais ombrages  
D'un amoureux printemps les zéphyrus attiédés  
Ou de quelque beauté les appâts arrondis...  
J'estime que ce sont banalités frivoles,  
Et je voudrais ici, sans fard, sans parabole,  
Chanter les aventures, et la vie, et la mort

Dans l'horreur du Betrieb<sup>1</sup>, ou l'horreur du Transport<sup>2</sup>  
D'un craintif animal ayant horreur du bruit,  
Recherchant les cours sombres et les grands pans de nuit  
Pour ses tristes ébats que la crainte incommode  
Ventre dans les talons – tel un gastéropode –,  
Mais fonçant dans la course ainsi qu'un autobus.  
Pour fuir le travail tenant du lapin,  
Pour aller au travail tenant de la limace.  
Débile, et pourchassé, et cependant vivace,  
Tondu, assez souvent galeux, et l'œil hagard...  
En dialecte vulgaire, appelé « Verfügbar »...

1. Betrieb : l'usine du camp

Transport : Soit le transfert dans une usine de guerre lointaine ou sur un chantier infernal, soit le transfert vers un lieu inconnu que l'on pressent être un lieu d'assassinat. C'est alors le « transport noir ».

**-p. 44-47 /thème : Arrivée au camp**

Chœur des jeunes Verfügbar : – [Il chante]\*  
On m'a dit « il faut résister »...  
J'ai dit « oui » presque sans y penser...  
C'est comme ça qu'dans un train de la ligne du Nord,  
J'eus ma place retenue à l'œil, et sans effort,  
Et quand le train s'est arrêté,  
On ne m'a pas demandé mon billet...  
Mais malgré le plaisir de la nouveauté  
J'aurais bien voulu m'en aller...

Chœur des Vieux : – \*\*  
Écoute! jeune Verfügbar  
L'air que ces bagnards,  
Chantent dans la rue...  
C'est sur cet air, vois-tu,  
Que tu m'es apparue...  
La nuit tombait déjà  
Étouffant tes pas sur le sol glacé...  
Chiens et gardiens aboyaient...

Chœur des Jeunes : –  
On m'a dit... on ne m'a rien dit.  
Et je n'ai pas même eu à dire oui.  
Ahuri et moulu, sortant du fourgon,  
J'entendis d'abord des jurons...  
J'aperçus ensuite nos gardiens.  
Ils avaient des cravaches à la main...  
Malgré la différence des vocabulaires,  
J'compris d'suite ce qu'ils en voulaient faire!

Chœur des Vieux : –  
Dans un grand hall glacé,  
On t'a déshabillée,  
Puis numérotée...

Puis on t'a fait poser  
Pour bien t'acclimater...  
Défaillant de froid,  
Et louchant d'effroi,  
Mais les dents serrées,  
Pourtant tu n'as pas pleuré...

Chœur des Jeunes : –  
On m'a d'abord pris mes bijoux,  
Ma valise et mon sac en cuir roux,  
Mes petites provisions, mon bout de saucisson,  
Ma chemise, et mon pantalon...  
Je croyais qu'on m'avait tout pris,  
Et j'espérais que c'était fini...  
Comme un bébé naissant j'étais nue...  
Et c'est alors qu'ils m'ont tondu !

Chœur des Vieux : –  
On t'a pris tes cheveux,  
Pour serrer des moyeux,  
Mais ça ne suffit pas !  
Tu travailleras,  
Tu ne mangeras pas...  
Quand tu succomberas,  
On t'achèvera,  
On te brûlera,  
Et ta graisse encore servira...

Nénette : – À quoi ?

Chœur des Vieux : – À faire du savon, à graisser les locomotives.

Nénette : – C'est sûr ?

Chœur des Vieux : *[Toujours sur le même ton sinistre.]* – Oui !

\* Air « Sans y penser »

\*\* On entend dans le lointain un des airs de marche du Straf-Block (bloc disciplinaire d'où les colonnes de travail sortaient en chantant sous la contrainte des chants de soldat en allemand.)

## **-p. 107-109 / thème : Survivre : la vie continue**

### ACTE III / Hiver

*La scène représente un tas d'objets hétéroclites : des sacs, des vieilles bottes, des caleçons déchirés, des fourrures, un cheval mécanique, du linge de table de toute beauté, des paniers de vaisselle et d'argenterie...*

*Au milieu de ce bric-à-brac, nos ex-girls du tuyau sont assises, ou plutôt accroupies, somptueusement vêtues mais l'air accablé...*

Marmotte [Elle arrive sur la scène et chante pathétiquement] :

– *J'ai perdu mon Inedienst*,<sup>\*6</sup>

*Rien n'égale mon malheur,*

---

6 Billet d'Innedienst ( de service intérieur) qui vous reconnaissait malade et vous permettait de rester au Block.

*Sort cruel, quel supplice,  
Rien n'égale mon malheur.  
Inedienst ! Inedienst !  
Mortel silence,  
Vaine espérance !  
Quelle souffrance  
Torture mon cœur.  
J'ai perdu mon Inedienst,  
Rien n'égale mon malheur.  
Sort cruel, quel supplice !  
Je succombe à ma douleur  
À ma douleur, à ma douleur...*

Le chœur. – Toi aussi ! Ils t'ont eue tout de même...Tu as quitté la Schlaft Colonne <sup>7</sup> ?

Marmotte. – Pas pour longtemps je vous en répons...c'est très dur ici <sup>8</sup> ?

Le chœur. – ça dépend des jours...Nous devons charger et décharger des wagons, traîner des sacs plus gros que nous...Si on tombe, on reçoit des coups de bâtons ou des coups de pieds dans le ventre, ça dépend...

Marmotte. – De quoi ça dépend ?

Le chœur. – S'il n'y a pas de bâtons c'est des coups de pieds. S'il y a un bâton c'est les deux...

Marmotte. – Programme charmant !

\* Grand air d'Orphée « J'ai perdu mon Eurydice ».

## WIESEL

Elie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Double », 2007.

### **-p. 73-74 / thème : Arrivée au camp**

Il disparut avec les ombres de la nuit. Un deuxième arriva, les lèvres chargées de jurons :

– Fils de chiens, pourquoi êtes-vous venus? Hein, pourquoi?

Quelqu'un osa lui répondre :

– Qu'est-ce que vous croyez? Que c'est pour notre plaisir? Que nous avons demandé à venir?

Un peu plus, l'autre l'aurait tué :

– Tais-toi, fils de porc, ou je t'écrase sur place! Vous auriez dû vous pendre là où vous étiez plutôt que de venir ici. Ne saviez-vous donc pas ce qui se préparait; ici, à Auschwitz? Vous ignoriez cela? En 1944 ?

Oui, nous l'ignorions. Personne ne nous l'avait dit. Il n'en croyait pas ses oreilles. Son ton se fit de plus en plus brutal :

– Vous voyez, là-bas, la cheminée? La voyez-vous? Les flammes, les voyez-vous ? (Oui, nous les voyions, les flammes). Là-bas, c'est là-bas qu'on vous conduira. C'est là-bas, votre tombe.Vous n'avez pas encore compris? Fils de chiens,vous ne comprenez donc rien? On va vous brûler! Vous calciner! Vous réduire en cendres !

7 Schlaft Colonne. De *schlafen*, dormir. Marmotte n'a plus son billet d'*Innedienst* et ne peut plus se cacher au Block avec l'équipe des travailleuses de nuit qui dormaient dans la journée. L'auteur se cachait souvent parmi les dormeuses et avait inventé pour ce groupe silencieux le nom de Schlaft Colonne.

8 La scène se passe à la « colonne des wagons », appelée le *Bekleidung*, où les détenues devaient trier et ranger dans d'immenses halles le butin ramassé par les SS dans l'Europe occupée.

Sa fureur devenait hystérique. Nous demeurions immobiles, pétrifiés. Tout cela n'était-il pas un cauchemar? Un cauchemar inimaginable?

Çà et là j'entendis murmurer:

– Il faut faire quelque chose. Il ne faut pas nous laisser tuer, ne pas aller comme le bétail à l'abattoir. Il faut nous révolter.

Parmi nous se trouvaient quelques solides gaillards. Ils avaient sur eux des poignards et incitaient leurs compagnons à se jeter sur les gardiens armés. Un jeune garçon disait :

– Que le monde apprenne l'existence d'Auschwitz. Que l'apprennent tous ceux qui peuvent encore y échapper ...

Mais les plus vieux imploraient leurs enfants de ne pas faire de bêtises :

– Il ne faut pas perdre confiance, même si l'épée est suspendue au-dessus des têtes. Ainsi parlaient nos Sages.

Le vent de révolte s'apaisa.

### **-p. 75-76 / thème : Extermination**

Nous ne savions pas encore quelle direction était la bonne, celle de gauche ou celle de droite, quel chemin conduisait au baigne et lequel au crématoire. Cependant, je me sentais heureux j'étais près de mon père. Notre procession continuait d'avancer, lentement.

Un autre détenu s'approcha de nous :

– Contents ?

– Oui, répondit quelqu'un.

– Malheureux, vous allez au crématoire.

Il semblait dire la vérité. Non loin de nous, des flammes montaient d'une fosse, des flammes gigantesques. On y brûlait quelque chose. Un camion s'approcha du trou et y déversa sa charge : c'étaient des petits enfants. Des bébés ! Oui, je l'avais vu, de mes yeux vu... Des enfants dans les flammes. (Est-ce donc étonnant si depuis ce temps-là le sommeil fuit mes yeux?)

Voilà donc où nous allons. Un peu plus loin se trouverait une autre fosse, plus grande, pour des adultes.

Je me pinçais le visage : vivais-je encore ? Étais-je éveillé ? Je n'arrivais pas à le croire. Comment était-il possible qu'on brûlât des hommes, des enfants et que le monde se tût ? Non, tout cela ne pouvait être vrai. Un cauchemar... J'allais bientôt m'éveiller en sursaut, le coeur battant et retrouver ma chambre d'enfant, mes livres...

La voix de mon père m'arracha à mes pensées :

– Dommage... Dommage que tu ne sois pas allé avec ta mère... J'ai vu beaucoup d'enfants de ton âge aller avec leur mère...

Sa voix était terriblement triste. Je compris qu'il ne voulait pas voir ce qu'on allait me faire. Il ne voulait pas voir brûler son fils unique.

Une sueur froide couvrait son front. Mais je lui dis que je ne croyais pas que l'on brûlât des hommes de notre époque, que l'humanité ne l'aurait jamais toléré..

– L'humanité ? L'humanité ne s'intéresse pas à nous. Aujourd'hui, tout est permis. Tout est possible, même les fours crématoires... Sa voix s'étranglait.

– Père, lui dis-je, s'il en est ainsi, je ne veux plus attendre. J'irai vers les barbelés électrifiés. Cela vaut mieux qu'agoniser durant des heures dans les flammes.

Il ne me répondit pas. Il pleurait. Son corps était secoué d'un tremblement. Autour de nous, tout le monde pleurait. Quelqu'un se mit à réciter le *Kaddich*, la prière des morts. Je ne sais pas s'il est déjà arrivé, dans la longue histoire du peuple juif, que les hommes récitent la prière des morts sur eux-mêmes.

